

Neuf petites questions aux éditeurs sur la nouvelle d'aujourd'hui et de langue française

- Éditer de la nouvelle : est-ce une véritable inclination pour le genre ; l'opportunité d'investir une « niche » délaissée par les grosses maisons ; la simple volonté d'exploiter tous les genres offerts par la littérature ? Subsidiairement : êtes-vous enclin(e) à accroître la part « nouvelles » de votre catalogue ?

Avant d'en éditer, j'ai écrit et publié des nouvelles (Prix Prométhée pour « Le Geste manqué de l'amant » ed du Rocher, par exemple). Parallèlement à l'édition, il m'arrive de former des bibliothécaires et des documentalistes à la nouvelle. Et puis j'ai pas mal écrit et chroniqué sur le genre dans diverses revues. Il en résulte que le choix d'éditer des nouvelles est très clairement une inclination, un acte qu'on pourra dire militant ou prosélyte selon ses convictions. Pour autant, la dimension commerciale ou plutôt de politique éditoriale n'est pas absente. J'édite des nouvelles parce que d'autres ne le font pas ou trop peu. A quoi bon créer une maison d'édition pour faire ce que d'autres font déjà, sans doute mieux, avec plus de moyens en tout cas ? Il n'y a rien de péjoratif dans la notion de « niche » qui signifie seulement que je ne souhaite pas éditer « de tout » : des romans, des essais, des albums jeunesse, des ouvrages d'art etc. Une petite maison d'édition n'a pas l'assise financière ni la légitimité morale de l'ouverture tous azimuts qui passerait pour de la dispersion. Rhubarbe se tient donc dans la niche du court, nouvelle mais aussi poésie ou proses brèves hybrides (poèmes en prose ? Micro-nouvelles ?) sans s'interdire, le cas échéant, les coups de cœur ou de tête pour des textes relevant d'autres formes. Mais cela reste l'exception. Quant à accroître ou diminuer les parts, cela dépend beaucoup des manuscrits qui me sont soumis. J'essaie globalement de maintenir un équilibre entre poésie et nouvelle, mais il y a des saisons plus l'une ou plus l'autre selon mon humeur et celle des auteurs qui s'adressent à moi.

- Par rapport à 2015, le nombre de recueils manuscrits reçus cette année est-il en augmentation, en diminution, égal ? De même, la qualité d'écriture, d'inspiration, de ces derniers vous semble-t-elle meilleure, moindre, égale ?

Je reçois moins de manuscrits depuis quelques mois mais la raison est simple : j'annonce clairement en page d'accueil du site des éditions que je ne souhaite plus en recevoir pour l'instant (et l'instant se prolonge). Mon programme de publication est en effet complet pour plusieurs années. Certains passent outre mais le rythme s'est quand même bien ralenti. La composition d'un programme annuel pour un petit éditeur relève de la quadrature du cercle. Sachant que je ne souhaite pas augmenter la quantité d'ouvrages publiés (environ une quinzaine, ce qui est déjà lourd à porter, financièrement et en terme de suivi éditorial), je dois « faire tenir dans ce paquet » les manuscrits arrivés spontanément, ceux de mes auteurs pas si mécontents d'une première publication pour ne pas m'en proposer de nouvelles et ceux que je peux solliciter auprès d'auteurs parce que j'aime leur écriture. Les trois sources sont légitimes et chacune pourrait aisément constituer la totalité des livres à paraître : le manuscrit spontané parce qu'il enrichit ma palette de la couleur d'une voix nouvelle ; le deuxième, troisième, quatrième livre d'un auteur déjà publié, parce qu'il l'approfondit, la nuance et parce que c'est le

rôle d'une maison d'édition que de suivre un auteur, de lui permettre de s'installer dans la durée (sinon on parlerait d' « hôtel d'édition » plutôt que de maison) ; le manuscrit sollicité parce qu'il me permet d'ancrer mes choix, d'éviter que la maison ne dérive peu à peu au gré des écritures aléatoires. A supposer donc un partage équitable en trois tiers, modulé par la volonté de marcher sur les deux jambes que sont pour moi la poésie et la nouvelle, on s'aperçoit vite que la place est comptée ! Sans oublier l'imprévu, le manuscrit ne répondant à aucun des critères prédéfinis mais qui s'impose. Voilà pour la quantité. S'agissant de la qualité, elle me semble globalement bonne mais je dois avouer que je ne vais pas toujours au bout d'un manuscrit vraiment mauvais et qu'il me laisse alors peu de traces. Et puis, cette notion de qualité est très subjective, au-delà de quelques fondamentaux (orthographe, syntaxe, cohérence, un minimum de style). Il m'arrive assez souvent de refuser des manuscrits que je juge de qualité, simplement parce que ce qu'ils disent ou la façon dont ils le disent ne me convient pas, ne m'intéresse pas, ne m'étonne pas. Cela n'engage que moi et si l'auteur a la chance de trouver un autre éditeur je m'en réjouis pour lui. Il ne me suffit pas qu'un manuscrit soit bien écrit, il faut une étincelle, un grain d'inouï, peut-être de folie.

- La nouvelle est-elle aujourd'hui suffisamment mise en lumière ? Quelles actions seraient selon vous profitables à sa promotion. Quelles sont celles que vous menez ?

Je crois que l'hiver de la nouvelle est passé. Elle est aujourd'hui plus visible, mieux considérée et il faut remercier les éditeurs et les revues comme l'Encrier renversé et deux ou trois autres qui ont maintenu la flamme quand les temps étaient plus rudes. Pour autant, elle est loin, bien sûr, d'avoir toute la place qu'elle mérite dans le paysage éditorial, dans les médias, dans les librairies... et dans le cœur des lecteurs. Il faut encore et toujours convaincre. Curieusement, poésie et nouvelle ont des images opposées, l'une idéalisée, portée aux nues, l'autre vaguement considérée comme un jeu de gamme, un délassément pour romancier épuisé par l'œuvre qui le hante, mais avec un résultat identique : elles ne sont pas lues, en tout cas pas assez. Les actions de promotion devraient donc porter avant tout sur la notion de plaisir, le bonheur de lire des nouvelles. Cela passe par exemple par des lectures publiques, en bibliothèques ou dans des lieux plus insolites, des lectures radiophoniques, des affichages comme l'association du Printemps des poètes l'a fait pour la poésie dans les trains, les aéroports, les vitrines, quitte à ce que cet affichage soit fragmentaire : incipits d'une dizaine de lignes aiguisant la curiosité, laissant entendre la musique à défaut de toutes les paroles. Plutôt qu'un énième festival consigné dans une salle polyvalente, où les exposants tuent le temps en se visitant les uns les autres, il serait plus amusant, plus festif, d'investir les lieux de vie : kiosque de lecture dans une galerie marchande de centre commercial, lecture sous le parapluie dans les rues piétonnes des centres villes (parasol le cas échéant), lectures itinérantes ou stations au long des chemins de randonnées, des parcours sportifs du dimanche matin. Lectures à mi-temps dans les gradins des stades. Bref, montrer, faire entendre que la nouvelle n'est ni la babiole inachevée ni le diamant longuement poli que seuls quelques spécialistes sauront apprécier, mais qu'elle participe de la vie, qu'elle s'inscrit dans le quotidien des lecteurs, qu'elle peut faire rire ou émouvoir, qu'elle peut étonner, intriguer, rendre perplexe... et arrêter le cours ordinaire des choses, creuser un trou dans le temps. Pour cela, il faudrait aussi réaffirmer que l'œuvre est la nouvelle, pas le recueil de nouvelle, et qu'il n'est nul besoin d'en lire dix-sept à la suite pour se dire amateur de nouvelles. Quelques éditeurs (dont Rhubarbe) ont d'ailleurs créé des collections de nouvelles isolées, à

lire entre deux arrêts de bus, ou à adresser comme une carte postale pour dire les mots qui nous manquent. Les pistes sont infinies et inexplorées pour la plupart : dos de menus dans les restaurants, sets de table, nouvelles à dérouler sur papier absorbant ou - pourquoi pas ? – toilette, nouvelles-affiches qu'on accrocherait au mur dans son salon, nouvelles d'insomnie imprimées sur oreiller, nouvelles gravées au fond des piscines pour les longs entraînements des sportifs (évidemment, ils les liraient plusieurs fois, il faudrait changer le carrelage assez souvent)... Personnellement, avec quelques complices, j'ai lu des nouvelles dans les halls de gares, dans une salle d'attente de dentiste, dans un cinéma à l'entracte, devant une poste (il s'agissait de lettres, mais les lettres donnent aussi des nouvelles), de façon impromptue dans des bars, des restaurants, au téléphone de 22h à minuit. Avec des succès certes variables mais qu'importe. La vie aussi a des attraits variables et la nouvelle, c'est la vie.

Entendons-nous : la question portait sur « la promotion » de la nouvelle, les moyens de la faire mieux connaître. Si j'ai mis l'accent sur le bonheur de lecture, il ne s'agit surtout pas de nier ou de minimiser le travail de l'écrivain (qui peut être ou pas un bonheur aussi). Cette promotion à destination d'un plus large public n'est donc pas exclusive de toutes les opérations à l'intention d'un public averti et intéressé a priori : inviter un auteur en bibliothèque pour parler de son travail, de sa technique, de ses thèmes ; susciter des analyses et chroniques dans les publications spécialisées ; souhaiter et stimuler une meilleure recension des parutions dans la presse culturelle généraliste ; organiser des tables rondes, des ateliers, des master class, des interventions dans le monde éducatif et universitaire ; organiser et promouvoir des salons dédiés, des concours. Mais tout ça se fait déjà, avec plus ou moins de réussite. Il suffit de continuer.

- Entretenez-vous des rapports amicaux et/ou de collaboration avec certaines revues ou certains concours de nouvelles.

Bien sûr ! Le monde de la nouvelle est petit. On se connaît on se fréquente, s'apprécie, se jalouse, s'encourage, se refile les bons tuyaux. Les nouvellistes sont les premiers à faire la tournée des popotes, passant d'un concours à une revue, d'une revue à un éditeur repéré grâce aux pages critiques ou sur un salon. Pour autant les rôles ne sont pas interchangeable, même si pour l'auteur débutant il s'agit avant tout d'être lu et que toute opportunité sera bonne à saisir. Les revues sont les laboratoires de la création et c'est particulièrement sensible en matière de poésie et de nouvelles. Les enjeux sont en général limités à un seul texte ce qui permet à la fois l'audace, l'expérimentation et le mûrissement d'une écriture. Ensuite, ces textes isolés se voient confrontés à d'autres et leurs auteurs y trouvent l'occasion d'enrichir leur pratique, parfois solitaire. Il m'arrive régulièrement de réorienter un auteur dont le manuscrit ne me convient pas dans son ensemble mais contient une ou deux très belles réussites vers les revues spécialisées (c'est encore plus fréquent pour la poésie). Mais au-delà de cette vertu de « premières armes » qu'on reconnaît volontiers aux revues, c'est encore elles qui rendent compte de la vie littéraire, de l'actualité éditoriale : recension, notes critiques, interviews et dossiers sur les auteurs. Les revues spécialisées sont donc des interlocuteurs privilégiés. Des relations, des complicités et finalement des amitiés se nouent. Brèves, Harfang, feu Encres vagabondes (désormais en ligne uniquement) sont celles qui me viennent immédiatement à l'esprit, s'agissant de la nouvelle, mais j'ai collaboré épisodiquement avec d'autres titres. Si des complicités se nouent c'est avant tout parce qu'éditeur et revuiste partagent la même passion, qui est littéraire avant tout. Pour l'organisateur de salons, c'est un peu différent. A l'ambition littéraire s'ajoute un enjeu social :

animer, dynamiser une ville, un village, faire se rencontrer les auteurs, les lecteurs, les professionnels du livre (libraires, bibliothécaires) avec une plus-value pour l'ancrage local : ce libraire, ce club de lecteurs, cet auteur. C'est bien sûr légitime, voire nécessaire, mais l'enjeu social amène parfois l'organisateur à manquer d'exigence. C'est qu'il s'agit avant tout pour lui de créer un événement et pour cela de faire le plein d'exposants. Je ne me sens pas toujours à ma place dans les salons « livres et cartes postales », « livres et champignons », « nouvelles et récits du terroir ». J'y passe des moments curieux mais interchangeables. Enfin, s'agissant des concours de nouvelles, il faut distinguer les concours d'écriture des prix remis à un ouvrage déjà édité. Les deux ont en commun de se terminer le plus souvent par une manifestation de type salon, mais évidemment, pour l'éditeur, les concours récompensant un livre déjà édité sont les plus intéressants : Le prix Boccace, le prix Litter'halles, le prix de la nouvelle de la SGDL sont de ceux-là, les plus importants, les mieux établis. Car tous les prix, sur manuscrit ou pour un livre édité, sont très dépendants des subventions notamment de la part des collectivités territoriales, de sorte que certains s'arrêtent brutalement, faute de carburant.

- Exercice délicat : pourriez-vous en quelques traits dresser un portrait type de l'auteur(e) que vous publiez pour la première fois ? Est-ce un homme/une femme, tranche d'âge, profession, niveau d'études, citadin(e)/rural(e), a-t-il/elle un parcours de bête à concours, d'auteur(e) de revues ?

La question est en effet difficile, sinon impossible. Puisque aucun de ces critères n'entre évidemment en compte dans le choix des livres à publier, il ne peut s'agir que d'une observation statistique à partir des livres déjà parus... que le prochain titre viendra nécessairement corriger. Disons donc que jusqu'ici, j'ai publié plutôt des auteurs femmes, plutôt confirmées dans la mesure où il ne s'agissait pas de leur premier livre édité, plutôt intellos mais certaines sur le tas. Les professions sont diverses : microbiologiste, professeur de lettres, chorégraphe, auditrice à la Cour des comptes, hôtesse de l'air... Quant au parcours antérieur, plus que le reste encore, je ne demande pas leurs papiers aux auteurs qui viennent frapper à ma porte (mais, oui, il y en a aussi, comme disaient les Tontons flingueurs).

- (Avant tout envoi de manuscrit à une maison il est sage de se renseigner sur sa production, toujours singulière.) Ouvrirez-vous cependant votre porte à un(e) auteur(e) « hors des clous »/hors collections qui vous aura subjugué(e) ?

Oui. Ça tombe bien, la maison est hors des clous aussi.

- Dans tout nouvelliste sommeille le plus souvent un romancier. Alors pour vos auteurs sera-ce morphine, placebo ou café turc en goutte-à-goutte ?

Il faudrait le demander aux auteurs plutôt qu'à l'éditeur. Beaucoup de ceux que j'ai publiés sont déjà romanciers, poètes, essayistes... S'ils me proposent des nouvelles, c'est par choix, en tout plaisir de cause. La nouvelle n'ouvre ni ne ferme de portes. Elle est porte.

- Quelles sont les caractéristiques du recueil idéal (celles adoptées par vous en toute logique) : nombre de nouvelles, de pages, format, police de caractères, corps, prix ?

Puisque la question porte sur les recueils, la nouvelle isolée en est d'office exclue. Je crois pourtant à la viabilité économique et à la pertinence littéraire de la nouvelle publiée seule, œuvre à part entière. S'agissant de recueils, ceux que j'ai publiés vont de deux à une douzaine de nouvelles, de cinquante à deux cents pages et de cinq euros à une quinzaine d'euros. Je laisse les intégrales à la Pléiade. Plus sérieusement, je ne crois pas qu'il y ait de longueur idéale, ni pour le livre, ni pour la nouvelle, d'ailleurs. Ce sont chaque fois des rythmes, des respirations originales. Une micro-nouvelles de 15 lignes dit autre chose,

autrement qu'une longue nouvelle de cinquante pages ou plus. Le fond crée et impose la forme.

- Quel est le titre de votre recueil de chevet [tiré de la production mondiale] ? Quels sont les deux/trois nouvellistes de langue française [toutes époques confondues] de votre panthéon ? Pouvez-vous citer un(e) nouvelliste, francophone, dans sa toute primeur [frais — ou non encore — édité(e)] dont les « fruits [assurément] passeront la promesse des fleurs » ?

Mes seuls livres de chevet sont ceux que j'y oublie, il ne serait pas charitable d'en citer les auteurs. Mon itinéraire de lecteur, depuis plus de quarante ans, a connu des dizaines d'étapes mémorables, Edgar Poe, Jean Ray, Jacques Sternberg, Borgès, Cortazar, Maupassant, Calvino, Châteaureynaud, Noël Devaulx, Philip K. Dick, Doris Lessing, Raymond Carver, mais entre ces étapes, il y a aussi et surtout eu des milliers de haltes, autant d'occasions à chaque fois, de poser mon bagage de lecteur et d'admirer le paysage à neuf. Quoi qu'on en dise, la littérature francophone est riche de grands nouvellistes. Outre ceux déjà cités, j'inviterais à entrer ici (dans mon panthéon) Claude Pujade-Renaud, Hubert Haddad et Pascal Garnier. Mais je prévois doré et déjà des travaux d'agrandissement de la bâtisse. Parmi les petits nouveaux, et sans compter ceux que j'ai l'intention de publier prochainement, j'ai beaucoup aimé l'unique recueil (à ce jour) de Lunatik, *Tous crocs dehors*, ceux de Gaëlle Pingault, *On n'est jamais préparé à ça*, notamment, et de Fabien Sanchez, *Chérie, nous allons gagner ce soir*. Mais là aussi, comme pour une cerisaie, c'est l'abondance de fleurs qui est réjouissante et qui éblouit. Difficile d'en distinguer une parmi toutes.